

CRITIQUES ET ESSAYISTES

III

Un des résultats pathétiques de la guerre, de toute guerre, parmi une marée de faux lyrisme et de faux sentimentalisme littéraire, est de reporter l'attention vers des sites et des localités dont on n'avait point un suffisant souci ni un suffisant amour avant leur dévastation ou leur ruine. De cette pensée-là est issue peut-être cette « Collection des villes meurtries de Belgique et de France » (Editions Van Oest). La série s'en est jadis inaugurée par un triptyque de Verhaeren : *Anvers*, *Malines*, *Lierre*, et continuée, entre autres, par *Reims*, de Charles Merki, et les *Villes du Laonnais*, de ce délicieux imagier littéraire qu'est M. Edmond Pilon. Elle se ferme par les *Villes de Picardie*, de M. Henri Malo, et les *Villes de l'Est*, de M. Georges Grappe. Une phrase au début du voluminet de M. Georges Grappe pourrait servir d'épigraphe à la série entière : « Il en est de la beauté des villes comme de la beauté des êtres humains : nous n'en percevons souvent tout le prix que lorsqu'elle nous échappe par l'éloignement ou par la mort. » M. Georges Grappe examine de ce point de vue quelques villes de la ligne de feu ou à proximité du front. A Verdun, au cours des âges, les préoccupations militaires ont toujours prédominé les goûts esthétiques. Aussi le désastre de la cathédrale, un spécimen de styles juxtaposés, et de l'acropole, ne présente point le caractère irrémédiable d'autres anéantissements. Si Bar-le-Duc a fort souffert, du moins le mausolée de René de Châlons, par Ligier-Richier, dans l'église Saint-Pierre, est intact ; ni Lunéville, hanté du souvenir de Charles Guérin, ni Nancy, la royale cité du débonnaire Stanislas Leczinski, n'ont subi de malheurs irréparables. Thann, cependant, a été fort endommagé dans sa partie la plus pittoresque.

* L'ouvrage de M. Grappe est d'allure grave et un peu didactique. ** Celui de M. Henri Malo : *Villes de Picardie*, est conçu suivant une tout autre méthode. Henri Malo, qui est un de nos plus doctes historiens, n'ignore rien d'un sujet qu'il embrasse dans ses moindres détails ; mais il lui déplairait de paraître insister sur ce qu'un homme de bonne culture doit savoir. Il se borne à des indications générales, car il s'entend à merveille à de sobres raccourcis d'histoire. Puis autour de ces synthèses, il accroche çà et là, au passage, une anecdote, une remarque plaisante qui, judicieusement choisie, font autant que dix traits accumulés pour donner au dessin sa physionomie

imprévue. Toute la race picarde, narquoise et sceptique, n'est-elle point évoquée dans ce quatrain recueilli sur une tombe amiennoise :

Ci-gist Marion Fourré
Qui garda sa virginité
Tant l'Hyver que l'Esté.
Requiescat in pace!

Voilà sa manière. Elle passe aisément du plus aimable laisser-aller à de sobres descriptions de vrai poète. Ainsi détermine-t-il par ces lignes le paysage picard autour de la capitale assise parmi les « hortillonnages » : « De la promenade de la Hotoie, l'œil contemple un magnifique spectacle, lorsque à l'automne le soleil couchant dore la cime des grands arbres et rougit la surface des eaux où s'allument des reflets sanglants. Une plainte très douce monte des roseaux frissonnant à la brise. Des vols triangulaires d'oiseaux migrants raient la clarté des ciels qu'estompe peu à peu le voile des brumes ténues et délicates. » Et puis c'est « la bible de pierre », comme parle Ruskin dont il feuillette les plus beaux chapitres. Ensuite ce sont les La Tour de Saint-Quentin dont il conte les aventures, et Péronne, Montdidier, Abbeville, Boulogne et Calais défilent devant les yeux en une série de tableaux originaux variés et typiques.

** Quoi que prétendent certains éditeurs, il est encore possible d'intéresser le public (qui a été pourtant sursaturé de carnets et d'impressions de combattants qui n'étaient pas tous obligatoirement des stratèges ni même des écrivains) à la littérature et aux choses de la guerre. S'il m'est permis de parler modestement de moi-même — on ne connaît bien que ce qu'on pratique! — j'en vois une preuve dans l'accueil qui a été fait au volume : *Courages français* (Paris, Editions Payot), récits d'évasions de prisonniers en Allemagne, que par une vieille habitude et tenace affection pour l'art belge j'ai fait illustrer par le robuste artiste anversois qui a nom Stan Van Offel. Au fait, c'est peut-être de là que vient le succès!... J'en vois une autre preuve pourtant dans la réédition de *En Allemagne* (Paris, Editions Berger-Levrault), où M. Géo Vallès conte les péripéties de sa capture et d'une première évasion qui dura dix-sept jours à travers la Lithuanie conquise mais secourable, puis des représailles qui suivirent, enfin de l'évasion libératrice par la Suisse. Il y a là des notations psychologiques et des impressions qui sont d'un penseur et d'un poète et révèlent une belle âme.

** La guerre — mais la guerre de Sécession qui éclata entre esclavagistes et abolitionnistes d'Amérique en 1860 — dresse son épouvante au-dessus de la *Vallée des Ombres*, de Francis Grierson, un des bons volumes de cette remarquable collection de prosateurs étrangers modernes dont M. Léon Bazalgette assume la direction avec le louable éclectisme et la compétence qui le caractérisent (Paris, Editions Rieder et C^{ie}). Et, précisément, la traduction de Grierson est due à M. Léon Bazalgette, le véritable introducteur en France de l'œuvre de Walt Whitmann. Francis Grierson est un des plus remarquables essayistes contemporains : malgré le titre qui pourrait faire croire à un roman, il ne s'agit ici que de scènes et épisodes d'une jeunesse passée en Missouri et dans l'Illinois. Souvenirs autobiographiques du pays de Lincoln, à l'heure où

vont s'opérer et se préparent les plus considérables transformations politiques et sociales issues de la célèbre proclamation pour l'émancipation des esclaves. Grierson assiste en observateur singulièrement pénétrant à l'avènement d'un monde nouveau. Les types savoureux de l'Ouest primitif, les romanesques colons des confins du Canada, les Indiens possédés d'aventure s'agitent parmi les solitudes aujourd'hui disparues, les « silences » émouvants des plaines et l'étendue des prairies, évoqués par un merveilleux artiste. Ses tableaux, à l'heure où le mysticisme exalté des individus se tourne, bousculé par la politique, vers l'action, sont étonnants de vie et de variété. Et le visage calme et beau de la Nature rayonne à l'arrière-plan.

* Il faut savoir gré à M. Léon Bazalgette de nous avoir fait pénétrer mieux ou plus avant dans le vaste domaine, la plupart du temps inédit encore en français, des littératures étrangères. Nous sommes du reste plusieurs à nous y employer en ce moment, si l'on veut bien m'accorder que j'ai été le premier à introduire chez nous le romancier américain James-Oliver Curwood et que d'autres suivront. Et je citerai encore volontiers dans le même ordre d'idées les travaux récents de Manoel Gahisto, Albert Savine et Michel-Georges Michel, Charles Chassé, Marc Logé, Philéas Lebesgue et M^{me} Marc Hélys. C'est dans le même sens également qu'un écrivain chilien, M. Francisco Contreras, oriente son œuvre. Il s'est fait, dans son propre pays et dans les républiques circonvoisines, par une collaboration assidue aux grands périodiques, le propagateur des idées et de la littérature françaises contemporaines. En même temps, chez nous et en notre langue, il a aidé à la connaissance et à la vulgarisation de tous ceux qui, dans les nations sud-américaines, ont subi l'influence heureuse de la pensée et de la culture européennes, mieux encore françaises. Dans son volume : *Les Écrivains contemporains de l'Amérique espagnole*, il a condensé la substance d'études antérieures très documentées et très poussées quant à la psychologie des individus. Poètes et prosateurs d'hier et d'aujourd'hui, penseurs, historiens et critiques de langue espagnole constituent de brillantes phalanges qui prolongent et répercutent à travers une civilisation neuve, là-bas, des idées fécondes et généreuses. Sobrement, mais savamment, M. Francisco Contreras nous initie à des œuvres qui sont comme autant de fenêtres brusquement ouvertes sur des spectacles ignorés, des paysages et des mœurs inconnus et des consciences qui s'éveillent.

Léon BOCQUET.

